

Alexei Tolstoï

Ibycus



l'arbuste
véhément

Ibycus

Sémion Ivanovitch Nevzorov croit son heure arrivée quand une Tzigane lui annonce une vie de richesses et de réussites. Ce petit employé de bureau, aiguillonné par une ambition qui se réveille, va déployer dans l'opportunisme aventureux des trésors d'imagination et une capacité à survivre au cœur d'une Russie en pleine ébullition révolutionnaire. Comte de pacotille, comptable pour des brigands, espion pour les Blancs, trafiquant quand il n'organise pas des courses de cafards, il enchaîne à un rythme endiablé les métamorphoses sans cesser de croire à son destin, devenant le héros d'un roman-feuilleton à l'écriture électrique.

Un classique russe d'une modernité soufflante.

traduit du russe par Paul Lequesne

«On n'en finit plus de s'interroger sur ce roman riche en retournements et en faux-semblants qui laisse sous le charme. Un charme d'illusionniste annonçant la couleur d'emblée avec son titre Ibycus "le crâne parlant", carte divinatoire symbole de la mort.»

F. Monfort, Le Matricule des Anges

Alexeï Nikolaïevitch Tolstoï (1883-1945) né sur les bords de la Volga, passe son enfance entre la nature et les livres. Après des études d'ingénieur, il décide de se consacrer à la littérature pour devenir rapidement un écrivain reconnu. Émigré en France, il rentre après la Révolution et se fait élire député, acceptant une position d'écrivain officiel qui lui permet d'écrire librement et beaucoup, du roman fantastique au texte pour la jeunesse, dont *La Petite clef d'or* devenu un classique. On lui doit notamment *L'Hyperboloïde de l'ingénieur Garine*, *Aelita* et *Pierre le Grand*.

Ibycus a été librement adapté en bande dessinée par Pascal Rabaté entre 1998 et 2001, obtenant pour le second tome le prix du meilleur album au festival de la bande dessinée d'Angoulême en 2000.

Paul Lequesne, le traducteur de ce texte, est né en 1961. Parisien depuis 1978, traducteur littéraire du russe depuis 1991, il a eu l'honneur de fréquenter Victor Chklovski, Iouri Olécha, Alexandre Grine, Mikhaïl Boulgakov, Alexeï Tolstoï, et plus récemment Vladimir Charov, Andreï Kourkov et Boris Akounine.

Ibycus

Alexeï N. Tolstoï

Ibycus

ou les aventures
de Nevzorov

traduit du russe
par Paul Lequesne

L'ARBRE VENGEUR

LIVRE PREMIER

IL Y A LONGTEMPS, BIEN LONGTEMPS, on était encore à la veille de la Grande Guerre, Semion Ivanovitch Nevzorov, attablé un beau jour avec un ami au cabaret du *Pôle Nord*, raconta une histoire :

« J'allais retrouver une poule, dans l'île Petrovski, et j'étais parfaitement à jeun, notez bien. Avant d'arriver au pont, j'entends des forgerons battre l'enclume juste sur la rive du fleuve. Je regarde : un campement, des tentes ! Il y a là des Tziganes, barbus, effrayants, occupés à marteler des chaudrons. Des mêmes galopent autour du feu, crasseux à faire peur. Prenez un de ces mêmes-là et frottez-le au savon, il vous calanchera entre les doigts tellement ils ne peuvent pas supporter d'être propres.

« Une vieille s'approche de moi, une grosse, une énorme : "Donne ta main, je vais te dire l'avenir, tu seras riche", et elle m'agrippe par le bras : "Pose une pièce d'or dans ta main."

« Toujours parfaitement à jeun, je tire de mon porte-monnaie une pièce d'or de cinq roubles, je la place sur ma paume, et elle disparaît sur-le-champ, comme si elle n'avait jamais existé. Moi, à la Tzigane : "Je vais appeler un sergent de ville, rends-moi l'oseille." Mais elle,

la maudite, elle m'entraîne derrière une tente, et moi, je la suis, hypnotisé, je n'ai plus de volonté, et pourtant je suis bien à jeun.

« Mon petit monsieur, mon petit monsieur, qu'elle dit, te fâche pas, ou bien regarde ce qui pourrait t'arriver », et elle me montre ses index recourbés en deux crochets hideux. « Mais sois bon, sois un trésor, et il en sera pour toi toujours ainsi... », et la voilà qui retrousse sa jupe et promène ma main sur sa cuisse dégoûtante, déballe ses seins et grince des crocs.

« J'hésite, mais ça me fait du mal pour l'argent, et puis ses doigts en crochet me flanquent la trouille, si bien que je ne pars pas. Et alors la Tzigane a prédit qu'un destin m'attendait, plein d'aventures de toutes sortes, et que je deviendrai riche et célèbre. Cette prédiction, j'y crois, mon heure viendra, ne rigolez pas ! »

Les amis de Semion Ivanovitch hennissaient, et balançaient leurs têtes en tous sens. Il y avait de quoi : la gloire et la richesse attendaient sûrement quelqu'un... quelqu'un mais pas Semion Ivanovitch ! « Ho ! Ho ! Des aventures de toutes sortes ! Buvons un coup ! Garçon ! Encore une fillette et une demi-portion de *schnelklops*¹, et puis un peu de raifort ! »

Semion Ivanovitch — il convient d'en aviser le lecteur — travaillait dans une agence de transports. Taille

1. *Schnelklops*: sorte de ragoût. (N.d.T.)

moyenne, figure aimable, poitrine étriquée, front étroit et ridé. Il portait les cheveux longs et les secouait fréquemment. Ni blond, ni châtain, disons entre les deux. Il était de la deuxième cour, rue Mechtchanski.

« Eh bien moi, je suis convaincu qu'un destin extraordinaire m'attend », répétait Semion Ivanovitch en même temps qu'il éclatait de rire à l'exemple des autres. On lui versait du poivre dans sa vodka. « Ho ! Ho ! Un destin extraordinaire ! Non mais, quelle andouille tu fais, Semion Nevzorov ! C'est rien de le dire... »

Les jours succédaient aux jours. Dans la rue Mechtchanski, il tombait du crachin, le brouillard s'étendait. Une odeur de pâté et de margarine imprégnait les escaliers. Les murs jaunes de la deuxième cour se dressaient comme ils se dressent encore aujourd'hui.

Semion Ivanovitch était assidu au bureau, il travaillait consciencieusement, comme un bon Pétersbourgeois. Le samedi, il allait au cabaret. Il portait un bonnet de caracul et un manteau à col de même fourrure. Dans la rue, on le confondait souvent avec quelqu'un d'autre, et quand pareille méprise survenait, il déclarait d'un ton courtois : « Pardon, vous faites gourance, je m'appelle Nevzorov. »

Chaque soir, Semion Ivanovitch recevait la visite de sa maîtresse, répondant au surnom de Knopka. Ordinairement, après la bagatelle, elle querellait,

s'offensait, minaudoit, pour qu'il l'épousât. La vie aurait pu continuer de la sorte: six jours de boulot, le septième, repos. Les années se fussent-elles écoulées aussi nombreuses qu'il est d'usage, un autre locataire eût pris possession de sa chambre libérée, du poêle rond, du lit de fer, et de la petite commode sur laquelle tictaquait un réveil. Et à nouveau les années eussent passé sur la deuxième cour de la rue Mechtchanski.

Mais non, la fortune préparait justement à pareil individu une étrange et turbulente destinée. Semion Ivanovitch n'avait pas payé en vain une piécette d'or pour une prédiction. Il croyait aux paroles de la Tzigane, même si — il faut dire la vérité — il n'avait pas remué le petit doigt pour modifier le cours de sa vie.

Un jour, sur le pont Anitchkov, il avait acheté pour cinq kopecks à un gamin «le jeu complet des cartes divinatoires de Mlle Lenormand qui sut prédire le destin de Napoléon». De retour chez lui, après le thé vespéral, il avait tiré les cartes, et le résultat avait été idiot: «Symbole de la mort, ou Ibycus le crâne parlant.» Semion Ivanovitch avait regretté ses cinq kopecks et rangé sous clef le jeu de cartes dans la commode. Mais il continuait, à son habitude, à boire le coup avec ses amis et chaque fois, dans la fumée du cabaret, s'ouvraient à lui de nouvelles perspectives.

Ces pressentiments, ou peut-être certains penchants naturels, ou peut-être le climat même de Pétersbourg,

brumeux, bien propre à exciter l'imagination, avaient poussé Semion Ivanovitch à céder à une faiblesse : lire dans les journaux tout ce qui se rapportait aux aristocrates.

Il achetait régulièrement *la Gazette de Pétersbourg* et lisait d'un bout à l'autre les descriptions des bals, des raouts et des ventes de charité. « Chez le comte Untel, à un thé, on compta parmi les présents : la princesse Bielosselskaïa-Bielozerskaïa, la comtesse Bobrinskaïa, le prince et la princesse Lobanov-Rostovski, son altesse sérénissime, le prince Saltykov, le prince Ioussoupov, le comte Soumarokov-Elston... »

Il se représentait les comtesses avec des sourcils noirs, de taille moyenne, toutes vêtues de dentelles ; les princesses, grandes et minces, plutôt blondes, dans des robes d'un bleu électrique ; les baronnes, un peu rousses et bien en chair. Les comtes avaient forcément des yeux d'aigle ; les princes avaient un air plus doux, et une barbiche ; quant aux sérénissimes, ils paraissaient trop inaccessibles pour qu'on pût en contempler l'image.

Ainsi, Semion Ivanovitch passait-il son temps assis à sa lucarne. De grosses gouttes de pluie s'écrasaient dans la cour ; la brume recouvrait les toits... Mais, sur le miroir des parquets, des éperons tintaient, des traînes bruissaient. Conversations à mi-voix... Parfums, senteurs... On était en plein *five o'clock*. Des laquais apportaient des pâtisseries de tous genres, des petits fours secs, des coupes remplies de confiture. Ni les comtesses, ni les

princesses ne touchaient à la nourriture. À peine si l'une ou l'autre dégageait ses jolis doigts de la dentelle pour chiper une miette. Elles se contentaient de croiser et décroiser les jambes, assises sur leurs banquettes.

À la brune, Knopka arrivait. Le nez pointé en l'air, un nez tout rouge d'avoir pleuré, elle lui demandait de l'épouser. Semion Ivanovitch secouait ses cheveux et répondait par quelques mots vagues.

De nombreux événements, de grands faits se produisirent à partir de ce moment : on sombra dans un gouffre, on versa les quatre roues en l'air : ce fut la guerre. Mais ceci toucha fort peu Semion Ivanovitch. En raison d'une faiblesse de poitrine, il ne fut pas envoyé sur le front. Il porta pendant un an l'uniforme, puis réendossa son veston. Le *Pôle Nord* ferma.

La vie devint plus ennuyeuse. Les boissons alcoolisées furent interdites. Faisait-on la connaissance d'un homme agréable, vlan ! il était déjà sur le front, il était déjà tué. Personne n'avait plus rien de solide. Knopka fut emmenée sur le front par un régiment de dragons qui passait par Pétrograd. À présent, les sept jours de la semaine étaient ouvrables. Un jour, en rangeant sa commode, Semion Ivanovitch retomba sur les cartes divinatoires de la demoiselle Lenormand. Il esquissa un sourire, étala le jeu. Et ce fut encore le crâne d'Ibycus qui sortit. Qu'est-ce que ce

détail pouvait bien signifier? Pendant un temps, Ibycus s'acharna à lui venir en songe chaque nuit: il se tenait dans un coin, énorme, tout sec, exhibant son rictus. L'angoisse s'emparait de Nevzorov dans son sommeil. Et au matin, la nausée le prenait à l'idée d'en rêver encore. Semion Ivanovitch était parvenu à se procurer une bouteille de gnôle rectifiée à l'alcali. Il la vida tout seul, assis le soir devant sa lucarne mouillée, et il crut un instant connaître à nouveau la sensation fugitive de quelque bonheur... Mais son cœur se serra. Non. La Tzigane l'avait trompé. Et puis soudain, le destin frappa.

Semion Ivanovitch dégustait son café matinal, ersatz à base de glands, sans sucre, accompagné d'un quignon de pain de son. Dehors, la brume de février se chargeait de bruine, faisant régner partout une indicible odeur de pourriture.

Et tout à coup, dzing! Le carreau de la fenêtre tinta brutalement, et tout aussitôt, dzing! encore une fois, un autre tintement: le miroir pendu à côté du lit qui vole en éclats!

Semion Ivanovitch avala son pain de travers, s'agrippa à la table, les yeux hors des orbites. La vitre intérieure¹

1. Vitre intérieure: en hiver, on pose, en Russie, un double vitrage aux fenêtres. (N.d.T.)

s'était étoilée et bombée tandis que celle du dehors montrait un petit trou rond fait par une balle de fusil. Une pétarade de coups de feu assourdis s'échappait du brouillard soudain devenu âcre.

Semion Ivanovitch, enfin, se hasarda à sortir. Un groupe de gens était massé devant le porche. Une femme, vêtue d'une robe d'indienne, sanglotait bruyamment. On l'entourait, on l'écoutait. Le concierge expliqua : « Elle a eu peur. Deux fois, on lui a tiré dessus. »

Une voix gaillarde lança : « Il y a des combats terribles sur la Nevski, des montagnes de cadavres ! »

La femme se prit à pleurer encore plus fort. La même voix reprit : « C'était à prévoir. Il y a longtemps qu'on aurait dû flanquer ce tsar dehors. C'est un vampire ! »

Et les conversations d'aller bon train parmi les badauds arrêtés près du porche — conversations où il était question de la guerre, de trahison, de sucre, et de pain mélangé de fumier.

Les mains de Semion Ivanovitch tremblaient, ses genoux fléchissaient, il entra dans la loge du concierge et s'assit auprès du poêle brûlant.

En face de lui, sur un banc, était assise la fille de la bignole, la tête couverte d'un fichu, les pieds chaussés de grosses bottes de feutre. À peine Semion Ivanovitch esquissait-il un geste, la fillette se mettait à chuchoter : « J'ai peur, j'ai peur. » Furieux, il ressortit dans la cour. À cet instant un cri retentit. Au milieu de la cour, un

homme replet, menton rasé et favoris teints, braillait d'une voix étranglée: « Au canal Ekaterinhof, des boutiquiers sont en train de faire rôtir tout vif un inspecteur de police! » La nouvelle était si épouvantable que de chaque entrée s'élevaient des glapissements de femmes. Sous le porche, on vit des bras se lever. L'homme aux favoris s'éclipsa. Dans le brouillard, ça tonnait toujours, ça claquait, et tactactaquait.

Semion Ivanovitch rentra chez lui et s'assit sur une chaise. La fin du monde était arrivée. La colonne impériale chancelait. Un mot effrayant — Révolution — volait de rues en rues, de cours en cours, comme un oiseau au plumage ébouriffé. Tenez, c'était encore lui qui venait de s'élever en un cri près du porche. Lui, qui sans relâche tonnait et grondait dans le brouillard.

Il faisait maussade dans l'âme de Semion Ivanovitch. De temps en temps, il se levait, faisait craquer ses doigts et puis se rasseyait. Le vent sifflait par le trou de la fenêtre extérieure, il sifflotait toujours le même air: « je t'enfle, je t'enfle la tête, jusqu'à te souffler hors de ta tanière ».

Tard dans la soirée, quelqu'un tenta de tourner la poignée de la porte d'entrée. On sonna un coup bref. Semion Ivanovitch, terrorisé, alla ouvrir.

Devant lui, éclairée par la lumière du vestibule, se tenait une femme d'une surprenante beauté: regard

sombre, teint pâle, manteau de douce fourrure, châle blanc d'Orenbourg. Aussitôt, elle se glissa dans l'entrée et chuchota précipitamment : « Fermez... Au verrou... »

Dans l'escalier s'entendirent des pas, des voix brutales. On pesa lourdement sur la porte, on tambourina du poing.

« Laisse tomber, partons... »

— Elle est ici.

— Laisse, viens... Qu'elle aille au diable...

— Alors, elle est dans un autre escalier...

— Laisse, redescendons... »

Les pas s'éloignèrent, les voix s'éteignirent.

L'inconnue se tenait dans l'angle, face au mur. Quand tout se fut apaisé, elle saisit la main de Semion Ivanovitch, ses yeux se rapprochèrent, brillant d'une sorte de lueur espiègle et insensée :

« Je reste... Vous n'allez pas me chasser ? »

— Je vous en prie. Entrez. »

Elle passa rapidement dans la chambre, et s'assit sur le lit.

« Quelle horreur ! dit-elle en même temps qu'elle ôtait son châle. Ne me posez aucune question ! Promettez-le ! Eh bien ?! »

Déconcerté, Semion Ivanovitch promit ce qu'elle voulait. À nouveau elle posa sur lui ses yeux noirs, aux paupières légèrement gonflées, fendus en amande :

« À deux doigts de la mort, vous comprenez ? Deux fois, je me suis échappée. Quels misérables ! Où vais-je aller à présent ? Je ne retournerai pas chez moi. Mon Dieu, quelles ténèbres ! » Elle se mit à trépigner, puis s'affala sur l'oreiller. Semion Ivanovitch prononça quelques paroles de réconfort. Elle se redressa, serra les mains entre ses genoux :

« Qui êtes-vous ? (Il le lui expliqua brièvement.) Je vais rester toute la nuit. Vous croyez peut-être qu'on peut me jeter dehors ? Je ne suis pas un chat.

— Pardonnez-moi, madame, à vos manières, à vos vêtements, je vois bien que vous êtes aristocrate.

— C'est ce que vous pensez ? Cela se pourrait. Quant à vous, vous n'êtes pas insolent. C'est bien. C'est étrange : pourquoi suis-je venue me réfugier chez vous ? Je courrais dehors, éperdue, quand je lève les yeux : une fenêtre éclairée. Je suis morte de fatigue. »

Semion Ivanovitch prépara le divan pour que sa visiteuse puisse s'y coucher. Il voulut lui proposer du thé. Elle secoua la tête de sorte que ses cheveux châtain volèrent en tous sens. Il porta son matelas dans la cuisine. L'inconnue poussa un cri : « Pour rien au monde ! J'ai peur ! Venez dormir ici. Je vais devenir folle. Rapportez votre paille. »

Semion Ivanovitch éteignit la lumière. Il se coucha, et entendit sur le divan un « rrrrr » : les boutons-pressions de la robe venaient de s'envoler, les souliers tombèrent.

La chambre s'emplit d'une odeur de parfum. Il sentit des fourmis lui courir le long de l'échine. Son sang se mit à affluer et refluer comme la vague de l'océan. La visiteuse s'agitait sous son manteau soyeux.

« Quelle torture. Rallumez la lumière ! Il fait froid. (Semion Ivanovitch alluma l'unique ampoule qui pendait au plafond.) Vous êtes là couché et, c'est sûr, vous pensez Dieu sait quoi ! » Elle se retourna prestement, le nez dans l'oreiller. « Seule la Révolution m'a poussée jusqu'ici... Ne faites pas trop le fier. Éteignez la lumière. »

Semion Ivanovitch était déconcerté. Il n'osa pas même ôter ses chaussures. Mais il se coucha, et de nouveau : les fourmis, et le sang qui tantôt le brûle, tantôt lui flanque un frisson glacé.

« Mais vous n'entendez donc pas que je pleure ? Monstre, souffla la visiteuse dans l'oreiller. Un autre aurait eu le cœur brisé en mille miettes à assister à pareille tragédie. Rallumez ! »

Il ralluma l'ampoule et, se tournant vers le divan, découvrit les cheveux épars, et dessous la fourrure brune, une fine épaule nue. Il serra les dents. Se recoucha. L'inconnue se remit malgré tout à sangloter et se lamenter d'une petite voix.

« Madame, permettez-moi d'aller préparer du thé.

— Mes pieds, mes pieds sont gelés, gémissait-elle d'une voix petite voix ténue comme un bourdonnement de moustique. De ma vie, à présent, je ne trouverai plus de

repos. À vingt-deux ans, on m'a jetée à la rue. D'inconnus en inconnu-us. Éteignez la lumière-ère.»

Semion Ivanovitch empoigna sa couverture et lui en couvrit les pieds, puis cela fait, il demeura ainsi sur le divan. Elle cessa de pleurer. Les narines dilatées, il sentait la chaleur qui se dégageait de sous la pelisse. Mais il hésitait terriblement, ne sachant pas comment s'y prendre avec les aristocrates. Derrière lui, dans l'angle, dans l'obscurité, il ne voyait rien mais il devina ce que c'était : un crâne venait de surgir et se tenait là, le crâne chauve d'Ibycus.

« Demain, sans doute, je serai étendue, mes jolis bras en croix dans la neige, murmura la visiteuse d'une voix affreusement plaintive, et il faut encore que tout l'empire s'écroule...

— De tout mon cœur je suis prêt à vous consoler. Si vous n'avez pas trop froid, permettez-moi de baiser votre main.

— Vous êtes bien audacieux ! »

Elle se tourna sur le dos. Son visage se détachait dans l'obscurité en un masque blanc et rieur. Semion Ivanovitch s'assit plus près et, brusquement, se jeta à l'eau : il commença de couvrir ce visage de baisers.

Au matin, l'inconnue se sauva sans même l'avoir remercié. En vain, Semion Ivanovitch attendit son

retour, une semaine, puis une autre, puis un mois. Dans la commode, à côté des cartes de la demoiselle Lenormand était rangée une partie des vêtements oubliés par la merveilleuse visiteuse. Souvent à présent, la nuit, Semion Ivanovitch s'agitait dans son lit, il se redressait, ses yeux hagards fixant le divan vide. Il lui semblait que cette nuit-là, sous le sifflement du vent, par le petit trou de la fenêtre, il avait pris un risque, sauté dans un vide inquiétant. Ses liens s'étaient rompus, avec la deuxième cour, avec la fenêtre geignarde, avec la boîte à tabac, et les embouts de *papirossy*¹ sur le rebord de la fenêtre.

Ses heures de loisir, il les passait à présent à vaguer dans les rues, elles aussi turbulentes et inquiètes. La ville bruissait d'une agitation inouïe. Des foules se rassemblaient, on parlait du matin jusque tard dans la nuit. Ce n'étaient que drapeaux, étendards, slogans, motocyclettes enragées. Au carrefour où naguère transpirait un policier ventru, à la moustache fournie, fainéantait à présent un étudiant au pince-nez tordu ; bandits et malandrins l'abordaient en toute simplicité pour lui demander du feu. Sur les boulevards on grignotait des graines de tournesol par dizaines de kilos. Des paysans en manteaux de soldat escaladaient les monuments, se battaient

1. Les *papirossy*, souvent nommées cigarettes russes, possèdent un long embout de carton servant de filtre autant qu'à préserver les doigts des taches de nicotine. (N.d.T.)

la poitrine: « Pourquoi versons-nous notre sang? » Au balcon du palais, le chef du gouvernement provisoire, ganté de noir, faisait des effets de torse.

Semion Ivanovitch marchait, un mince sourire aux lèvres, tendait l'oreille, inspectait du regard. Les grands ducs, les soldats, les escrocs, les jolies demoiselles, les généraux, les billets de banque, les couronnes, tout cela flottait, tourbillonnait sans cesse comme à la saison des crues.

« C'est là qu'il faut pêcher le bonheur, réfléchissait Semion Ivanovitch en se rongant un ongle, le pêcher à mains nues, pour une bouchée de pain, on peut avoir ce qu'on veut. Bien ouvrir l'œil, ne pas s'endormir! »

Transpercé par le vent printanier, la faim au ventre, mais coriace, il se baladait dans la ville, un masque sur le visage, le cœur gonflé d'enthousiasme devant tant de possibilités ineffables.

Trois individus en capote de soldat tenaient collé contre un mur un monsieur voûté, coiffé d'une casquette de velours. Ils criaient: « J'ai des poux, j'en ai des milliers sous la chemise. Je sais ce que c'est que faire la guerre!

— C'est mon sang que vous buvez, citoyen! Vous devez bien le sentir si vous avez une conscience!

— La terre, la terre, à qui elle appartient? », criait un troisième.

Le monsieur écarquillait les yeux. Sa large bouche molle était toute bleue. Semion Ivanovitch, s'étant approché au bruit, déclara d'un ton ferme : « Vous voyez bien, citoyens, qu'il ne pige pas un mot de russe, et vous, vous lui cherchez des crosses ! »

Les soldats crachèrent et s'en allèrent chercher querelle ailleurs. Le monsieur à casquette de velours remercia Semion Ivanovitch (effectivement dans un russe déplorable). Ils se promenèrent sur la Nevski, bavardèrent longuement. Le monsieur se révéla être antiquaire, arrivé de fraîche date. Il connaissait mal la ville. Et ici, Semion Ivanovitch se mit à parler, il l'interrompit par un flot de paroles : « Allez rues Serguievski, Gagarine, Mokhovaïa, vous y trouverez des meubles, des bronzes, des dentelles. Aux *five o'clock*, on déballe de l'argenterie par centaines de kilos, et vous devriez jeter un coup d'œil aux robes. Un conte de fées. Vous êtes à côté d'une baronne, d'une princesse, une tasse de café à la main, vous avez le souffle coupé. Je le jure par Dieu, on peut leur voir le cœur transparaître sous la peau. C'est à devenir fou ! On ne voit que les yeux, et tout autour des plumes d'autruche. Je ne suis pas cavalier de la garde ni gentilhomme de la chambre, mais je n'ai pas à me plaindre, j'ai joui de quelques succès auprès des belles aristocrates. D'habitude, juste au sortir du travail, sans avoir mangé, je filais prendre une tasse de thé. Tenez, tout récemment encore, l'une d'elles est accourue chez moi en pleine nuit, elle m'a laissé en

souvenir, c'est à rire et à pleurer à la fois, une partie de sa toilette toute en dentelle ancienne. Inestimable! Et maintenant, on a brûlé leurs hôtels, ils n'ont plus rien à manger. À condition de s'y prendre avec un peu d'habileté, on pourrait récupérer des meubles par wagons entiers.»

Le monsieur à casquette de velours se montra au plus haut point intéressé par les informations de Semion Ivanovitch et il lui demanda de venir jeter un coup d'œil à sa boutique d'antiquités.

Que n'y avait-il pas dans cette boutique? Divans noirs de style Paul I^{er}, avec cols-de-cygne dorés. Cristallerie et bronzes du temps d'Élisabeth. Portraits somptueux de l'époque de Catherine. Soies brutes et vases de Chine. Mobilier d'acajou Alexandre I^{er} aux proportions admirables jouant des lignes droites et des surfaces courbes, proportions dans lesquelles le classicisme napoléonien se trouvait vaincu en Russie par le caractère chaud et intime des salons d'hiver. Il y avait là toutes les beautés de l'ébénisterie russe: bouleau de Carélie, fauteuils galbés aux rondeurs de paniers, divans en forme d'auges profondes, bureaux courts sur pieds à tiroirs secrets.

Le monsieur à casquette de velours faisait visiter sa boutique à Semion Ivanovitch, effleurait d'un doigt amoureux les surfaces polies couvertes de poussière, sa

bouche dessinant une moue bizarre. Il lécha la poussière sur son doigt, et déclara :

« Cet artisanat est mort. Dans le monde entier, on ne fait plus cela. On laissait le bois sécher des centaines d'années. Tenez, ce fauteuil, vous pouvez verser dessus de l'eau bouillante pour lui ôter son brillant. Il est poli aussi finement qu'un miroir. Et vous sentez la cambrure du dossier ? Oui ? Vous la sentez ? Eh bien je vous le dis. Je ne permettrai à personne de s'asseoir dans ce fauteuil. Je m'en réserve l'usage. Je sais sur quoi je m'assois. Et ce brocart ? Le maître artisan qui l'a tissé n'en produisait qu'un dixième de pouce par jour. Vous les Russes, vous n'avez jamais su apprécier votre mobilier. Cependant, vous aviez en Russie de grands artistes ébénistes. L'ébéniste russe sentait le corps humain quand il galbait le dossier d'un fauteuil. Il savait parler au bois. Il faut comprendre, aimer, respecter le postérieur de l'homme pour fabriquer un bon fauteuil. Un meuble n'est pas un jouet. Pourquoi n'a-t-on pas à ce jour édifié un monument à l'artisan qui construisit ce fauteuil ? Hein ? Pourquoi ? »

Au cours de la conversation, l'antiquaire proposa à Semion Ivanovitch un pourcentage au cas où il découvrirait de bonnes affaires. Semion Ivanovitch, à partir de ce jour, commença de fréquenter souvent la boutique, se chargeant de diverses commissions. Mais, le terrible bouillonnement où se perdaient ses pensées l'empêchait